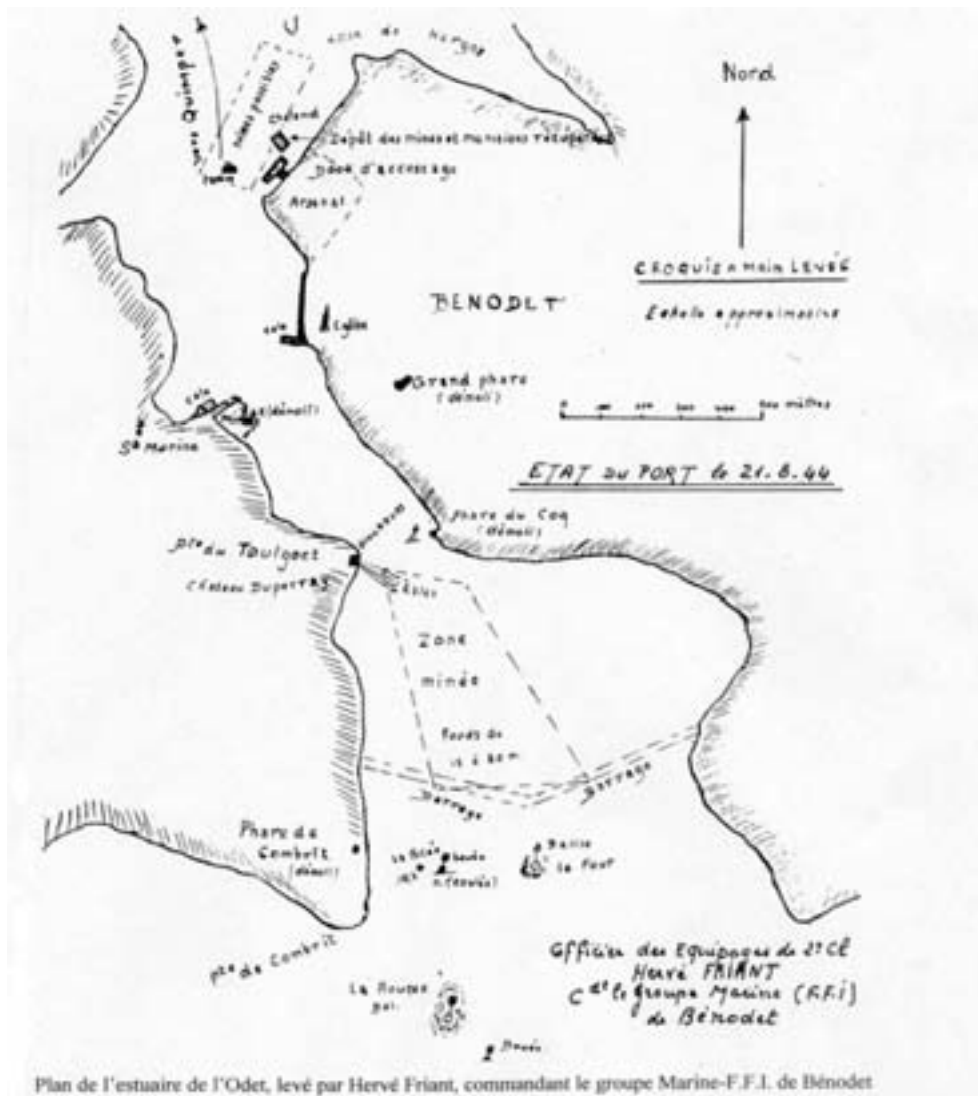


Quelques aspects de la Libération au port de Bénodet J.944-45

Le port de Bénodet, par ses mouillages sûrs et discrets en eau profonde, intéresse les Allemands. La Kriegsmarine a entretenu à Bénodet une flottille de dragueurs comprenant toujours au moins quatre unités, amarrés sur coffres dans l'estuaire. Un atelier capable d'assurer entretien et réparations est édifié à Kercreven, tandis qu'un ancien dock flottant stationné à Kergait sert d'apponement: l'ensemble de ces installations est connu des bénodétois sous le nom d' « arsenal », peut-être aussi parce que la main d'oeuvre est assurée par de jeunes ouvriers requis détachés de l'arsenal de Lorient.

Le chenal et la plage sont minés; un barrage flottant ferme l'entrée du port, un élément mobile manoeuvré par un petit chalutier permettant à la demande le passage des navires.



Cliché pris le 18 juin 1944, par l'aviation américaine, pour évaluation des défenses allemandes.

A gauche, sur la photo, on distingue deux navires allemands au mouillage. Entre le rivage de Bénodet et celui de Sainte Marine, une ligne blanche signale le barrage anti-sous-marins. Sur la plage du Trez, on distingue les défenses anti-chars.



Dragueurs allemands
au port de Bénodet



Deux dragueurs regagnent
leur mouillage



Ce n'est que le 10 août 1944 que les dragueurs de la flottille appareillent sans retour.

Le 11, l'ensemble de la garnison allemande entreprend, sous le commandement du capitaine Jablonski, de rallier par la route le port de Concarneau. Avant le départ, les soldats dynamitent le Grand-Phare, le Phare du Coq, le bac, le dock, coulent les bouées balisant le chenal, et immergent devant Kercreven la plus grande partie de leurs munitions.

Le 16 août 1944, un détachement de la Marine des F.F.I. (115 hommes) vint s'installer à Bénodet.

Le commandant Friant avait été chargé par l'État-Major départemental des F.F.I. du nettoyage des ports libérés du Sud-Finistère, et de la constitution d'un corps-franc de la Marine. Brest n'était pas encore libéré, Lorient, Saint-Nazaire et La Rochelle devaient encore rester des mois entre les mains des Allemands.

Sur la côte de l'Atlantique, Bénodet, par ses dispositions naturelles, pouvait à la Libération faire un port convenable.

Les marins F.F.I. du groupe Friant débarrassent le port des mines et obstacles divers qui en gênent l'accès. Le 26 août, le port est déclaré libre à la navigation au « French Naval Headquarter » de Londres, par le colonel Eon. L'excellente petite base tant appréciée par les équipages de la Kriegsmarine sert maintenant d'escale et de mouillage aux bâtiments alliés qui patrouillent dans le golfe de Gascogne. Le 8 septembre, la corvette H.M.S. « Minna » vient débarquer dix tonnes de munitions et de produits pharmaceutiques destinés aux F.F.I.

Les mois s'écoulaient, bien occupés par la remise en état du port, de ses abords et du balisage. En avril 1945, le blocus de la « poche de Lorient » est renforcé, notamment par des vedettes rapides de la 23ème flottille, basée à Brest, et qui rejoint Bénodet. Le séjour dans le petit port du Sud-Finistère est très bref, mais les marins qui, depuis des années, opèrent dans de rudes conditions, en garderont, semble-t-il, un souvenir impérissable.



Témoignages sur la vie à Bénodet, souvenirs d'officiers

« La rivière de Bénodet est gardée, à son entrée, par des rochers qui ne découvrent qu'à mi-marée et dont le balisage a été détruit " on met tout d'abord le cap sur une plage de sable jaune, bordée de villas et d'hôtels, entre lesquels apparaît de temps à autre l'horrible mur de béton des Allemands, tandis qu'à gauche la rive n'est qu'un vaste bois de pins qui descend jusqu'à la grève et à travers lequel on distingue les murs blancs d'un petit phare et les façades couvertes de lierre de vaste demeures privées, tournées de trois quarts vers la plage.

On vient sur la gauche alors pour s'apercevoir que les bois remontent vers la rivière aussi loin que la vue porte et font de celle-ci une immense symphonie de toute la gamme des verts. Dans une anse minuscule, voici le petit village de Sainte Marine avec sa flottille de pêche et, en face, Bénodet, Bénodet avance sur la rivière des deux côtés d'une petite place - ou l'on devrait peut-être dire d'un grand quai - ceinturée de vieux arbres et limitée par une très vieille église, dont les pierres moussues ont pris une teinte vert sombre, et d'autre part la terrasse du Grand Hôtel,

C'est dans cet hôtel que s'est installée la Marine à Bénodet, qui comprend un officier des Equipages et une vingtaine d'hommes, et c'est là que la flottille doit se loger. Des cris de joie s'élèvent à la vue des petites chambres donnant sur la rivière et des grands lits moelleux dont l'on avait depuis si longtemps perdu l'habitude,

La vie s'organise rapidement, les matelots anglais n'ont pas mis longtemps à découvrir un petit restaurant qui distribue des œufs au plat avec une tranche de jambon, les Français assiègent les deux pâtisseries qui, le jeudi et le dimanche, servent des choux à la crème ; on peut se baigner sur la plage et dans ce pays de cocagne, où l'on habite en pleine ville, dans un hôtel civil, et où le "service" est réduit à son strict nécessaire, on s'aperçoit qu'il y a des mariages quotidiennement, que tous les jours sont fêtes et que le "lambic " coule encore à flots.



Le petit port de Sainte Marine vers 1930

*Sources « les cahiers de l'Iroise » n°3 1962
« Le Finistère dans la guerre » par LE GRAND et THOMAS*

Le pays est si riche d'ailleurs que l'on trouve facilement du beurre et des oeufs qui traînent en permanence sur la table, et de temps à autre l'on va à Quimper baguenauder place St Corentin parmi les étalages des jours de foire et manger "Au bon vieux temps" des "crêpes miroir" dont le jaune d'oeuf tremble au milieu de la pâte brûlante. Pendant ce temps, le Commandant s'affaire. »

« Car les opérations continuent et le nombre de sorties effectuées en avril finit par atteindre le chiffre maxima enregistré au printemps 1944.

On part à la fin de l'après-midi, lorsque les pêcheurs viennent fumer silencieusement sur les bancs de la petite place, observant d'un œil critique les lignes d'eau des vedettes, et les gamins, ouvrant de grands yeux au passage des matelots engoncés dans leur équipement de mer.

On rentre au petit jour; lorsque les bateaux de pêche débarquent leur cargaison de poissons frais et que, dans un coin de la petite place, les femmes, avec leurs grandes coiffes bigoudennes, vendent des araignées de mer aux longues pattes entourées d'un long poil.

Presque chaque nuit, les vedettes vont tourner autour des Birvideaux, poussent quelques pointes, soit entre Belle-Île et Quiberon, soit vers la Côte Sauvage ; elles longent la côte sud de Groix, surveillant particulièrement le chenal ouest de Lorient par lequel on prétend que passent des sous-marins allemands. De temps à autre, elles poussent jusqu'à l'estuaire de la Loire, stationnant aux premières bouées du chenal de Saint-Nazaire. Mais c'est en vain, la mer reste vide, il n'y a rien, toujours rien, les Allemands semblent avoir retiré tous leurs bateaux depuis l'alerte des premiers jours et les équipages s'énervent, et les officiers s'irritent de se sentir seuls sur la mer; sans plus avoir rien devant eux qu'ils puissent attaquer et couler.

Et pourtant ce mois de patrouilles est, comme les autres, fertile en incidents. Personne n'oubliera cette nuit où la flottille s'est lancée à l'attaque d'une grosse vague qui déferlait sur les rochers de Birvideaux qui ressemblaient absolument à une vedette allemande, ni celle où l'on avait recherché, une heure durant, un convoi fantôme que l'on entendait sans voir; jusqu'au moment où l'on s'était aperçu que c'était le bruit de la mer sur la Côte Sauvage à huit milles de distance. Personne n'oubliera cette autre nuit de pleine lune où les coques des vedettes resplendissaient, où les sillages roulaient des cascades d'eau phosphorescente et où l'on avait voulu observer d'un peu plus près la côte de Groix ; le coeur battant, l'on s'était approché, tout doucement, tout doucement, jusqu'à 3000 mètres de terre, s'attendant à chaque instant à voir hurler toutes les batteries côtières. Mais il n'y avait rien eu d'autre qu'un silence absolu.

Personne n'oubliera cette rentrée à Bénodet, de nuit, par brume épaisse, où des trois vedettes qui tâtonnaient devant l'entrée de la rivière à la recherche d'une simple tige de fer qui marquait les rochers des Verrés et l'entrée du chenal, deux seulement avaient réussi à trouver le passage, pour se faire accueillir par le feu nourri des armes automatiques du poste de garde.

Non, malgré les déceptions des opérations, le séjour de Bénodet devait rester; pour chacun, un séjour enchanteur parce qu'il avait sorti les vedettes des tristes ruines de Brest pour les envoyer séjourner dans une campagne qui paraissait toute pleine de verdure et de sourires. »

« Début avril, nous quittons Brest pour une patrouille au large de Lorient. Le temps n'est pas fameux ; on reconnaît tout de même les abords de Quiberon, Belle-Île, les Birvideaux et Groix. Nous sommes là, je pense, pour dissuader les navires allemands de chercher à gagner un port espagnol. La guerre ne peut plus durer très longtemps, les troupes alliées sont en Allemagne. A défaut d'unités ennemies à engager; nous remontons doucement les côtes. Les batteries se réveillent, qui nous envoient quelques bordées de gros calibres peu ajustées. Il vaut mieux cependant dégager rapidement. Le temps ne s'améliore pas. .

Avant qu'il ne fasse jour; il est prudent de remonter au nord, inutile de tenter le diable, les canonniers allemands ne sont pas des novices. Je pense que l'on gardera les Glénan à tribord, pour venir au N.N.E. ensuite et embouquer l'Odet, puisque dorénavant nous devons être basés à Bénodet, en poste avancé.

Se trouver à proximité des bases ennemies offre un avantage énorme, on peut se placer devant Lorient en moins d'une heure, et Saint-Nazaire en trois. Personne ne paraît connaître, si ce n'est par les cartes et instructions nautiques, le chenal d'entrée à Bénodet. Notre tirant d'eau est relativement faible, et comme il fait jour; malgré un temps plus que maussade, nous l'empruntons sans problème majeur. La vue des roches découvertes un peu partout impressionne, mais le passage est sain. Nous arrivons au mouillage prévu, l'anse de Ste Marine. A Bénodet se dresse le Grand Hôtel, PC de la Marine, commandé par un O.E. Une poignée de marins sont placés sous ses ordres.

Je ne me souviens pas si les officiers logeaient au Grand Hôtel mais, en ce qui concerne l'équipage, il a toujours dormi à bord. En revanche, un petit restaurant à Ste Marine, nous fournit des oeufs sur le plat et un jambon du tonnerre avec un cidre excellent. Pendant le temps passé à Bénodet, un peu plus de trois semaines pour la 91, la 92 et la 239, nous aurons deux ou trois fois l'occasion d'y manger. Et encore ! Quand il fait beau, nous parlons en patrouille. Nous sommes là pour cela.

Quelques dégourdis, les Mécanos surtout, ont trouvé moyen de se défouler. Il louent des voitures qui ne roulent plus, faute de carburant, remplissent les réservoirs avec l'essence du bord à 100 octanes, puis se rendent avec les propriétaires à Quimper. Les maisons closes font des affaires! Le manège ne dure pas longtemps car les moteurs des véhicules ne supportent pas 100 octanes et rendent l'âme très vite »

L'ordre d'appareiller pour Rochefort arrive fin avril. Le 30 avril, trois vedettes de la 23e Flottille quittent définitivement le si accueillant port de Bénodet pour celui, plus austère de Rochefort, afin de parachever le blocus de La Rochelle.



Yvonne NICOLAS